

Révolté par l'oppression que son peuple subit en Égypte, Moïse, réfugié au désert, fait l'expérience de Dieu, de sa présence : un Dieu à la fois proche et lointain, familier et tout autre.

Moïse s'entend confier une redoutable mission : arracher son peuple à l'esclavage.

Mais qui lui parle ainsi ? C'est le Dieu de la promesse faite autrefois aux ancêtres, aux "pères" et c'est celui qui déclare à présent : *"Je suis qui je serai pour vous, tel que vous me verrez à l'œuvre"*.



MARC CHAGALL
Moïse et le buisson ardent

Et à l'image du buisson qui brûle sans se consumer, Dieu se présente comme le Vivant qui ouvre un avenir là où tout espoir semble absent. Tel est le point de départ d'une longue histoire, d'une alliance libératrice où le peuple d'Israël devra apprendre à marcher du même pas que Dieu. Et la route sera semée d'embûches ; elle mettra face à face et sans cesse l'impatience des humains et la patience de Dieu.

C'est aussi la patience que nous enseigne la parabole du figuier stérile. Le maître du domaine montre une impatience compréhensible : voilà un arbre parasite qui, en trois ans, n'a pas produit le moindre fruit. Mais le propriétaire se heurte à la douce obstination du vigneron ; lui, est moins obsédé par la rentabilité ; il est plus attentif aux rythmes de la nature, aux délais, aux maturations nécessaires. Pour nos vies, ce sont finalement les mêmes lois : lente germination et récoltes commandées par l'urgence des événements.

Et c'est à l'occasion de deux faits-divers : un massacre et un accident, que Luc rapporte un avertissement significatif de Jésus.

Il nous dit que notre vie est exposée en permanence et dont il est urgent que nous changions de mentalité (conversion).

Or, il arrive que devant les catastrophes qui frappent à l'aveuglette, certains traitent les victimes de coupables : Dieu aurait toléré l'épreuve, soit pour châtier ceux qui souffrent, soit pour tenter qu'ils se repentent, s'amendent.

Jésus écarte résolument ce qui est pour lui, un procès d'intention.

Véronique MARGRON, religieuse, théologienne et recteur de l'université catholique de l'Ouest (France) mène une carrière exigeante et assume des engagements multiples.

Mais elle vit avec une douleur chronique lancinante dont aucune opération ni aucun traitement n'ont eu raison. Elle témoigne de l'impact de cet état sur sa foi.

Elle dit : *"La douleur physique est une saloperie. Elle n'est pas envoyée par Dieu pour nous punir ou nous rendre meilleur, comme on l'entend encore trop souvent. Dans les Évangiles Jésus ne dit rien de la possibilité de sublimer la douleur quand il est face aux malades : il les guérit et les soulage. DIEU VEUT QU'ON VIVE, non pas QU'ON MEURE."*

Si j'ai toujours su que Dieu n'y était pour rien dans ma douleur, croire en Lui est un vrai combat. Mais s'imaginer que la douleur peut être bonne parce qu'elle me permettrait de mieux écrire, de mieux prier, d'être meilleure que les autres, c'est vraiment PERVERS.

Et plus loin : "Pour un chrétien, la douleur est redoutable, car elle oblige à REMANIER ses images de Dieu.

Je n'attends pas de Dieu qu'Il me guérisse, mais je crois qu'Il accompagne tout instant. Il y a des moments où l'on se sent tellement seul, que même les plus proches ne peuvent pas vous rejoindre. Mais croire que le Christ est dans ma peau et qu'il est le seul à pouvoir se tenir là, dans les heures de crise en particulier, cela peut changer la façon d'habiter la douleur. Que le Christ soit le compagnon au cœur de l'absurde, personne ne peut vous l'arracher. Mais je reconnais que je ne pourrais avoir cette sûreté de la présence du Christ si par ailleurs je n'avais la présence des proches et des amis qui font de leur mieux, à travers des gestes élémentaires et presque dérisoires, pour faciliter le quotidien.

Il y a des personnes qui disent que la SOUFFRANCE PERMET DE S'UNIR AUX SOUFFRANCES DE LA PASSION. A ceux-là, j'ai envie de répondre : seul celui qui souffre peut affirmer ceci. Personne ne peut le dire à sa place ou lui imposer cette manière de vivre sa douleur."

